

SANDRINE MEILLAND-REY

LE CHOIX DU BONHEUR



Sandrine Meilland-Rey

Le Choix du bonheur

© Sandrine Meilland-Rey, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9258-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A mes parents, André et Eliane.

Pour Laetitia, Paul et Maxime,

Mes trois soutiens indéfectibles.

Le bonheur est un papillon qui, lorsqu'il est poursuivi, est toujours au-dessus de votre portée, mais qui, si vous vous asseyez tranquillement, peut se poser sur vous.

Nathaniel Hawthorne

Chapitre 1

Jeudi 30 juillet 2015

— *Je vous en prie ! Je veux voir ma femme et ma fille !*

Guillaume tenta de passer en force, d'implorer et de conjurer. Mais les deux gendarmes qui sécurisaient le périmètre du lieu de l'accident le refoulèrent sans ménagement.

Sous sa couverture de survie, il resta figé, comme pétrifié. Il regardait la lumière blafarde des projecteurs qui éclairaient la voiture, les cisailles qui éventraient la carrosserie. Il entendait, sans les comprendre, les interpellations lancées par le médecin-chef d'équipe. Le cerveau au ralenti, le cœur prêt à exploser, les mains moites, Guillaume répétait en boucle dans sa tête « je vous en prie, je vous en prie ! », comme si ce mantra pouvait conjurer le sort. Il s'accroupit en haut du ravin, juste derrière la rubalise. Il scrutait plus bas pour voir les secouristes sortir sa femme et sa fille de la voiture. Les minutes passaient, longues et interminables. L'angoisse le prenait tout entier. La gorge sèche, les mains tremblantes, il sentait sourdre dans sa poitrine une terreur qui emballait le rythme de son cœur. Guillaume arpentait la route, fumait cigarette sur cigarette et parlait tout haut, tel un fou qui ne supporte déjà plus l'absence de celles qu'il aime.

Soudain, il perçut du mouvement près de la carcasse de la voiture. Un corps, sous un enchevêtrement d'appareillages, était extrait de la ferraille. Guillaume se figea. C'était Giulia.

Il vit les secouristes la déplacer jusqu'au véhicule des urgences dans lequel les soins reprirent. Il voulut s'avancer, il voulut savoir. Derrière un rideau de larmes, Guillaume fixait, hagard, les portières arrière du camion dans lequel sa femme luttait contre la mort. Une main sur son épaule le fit se retourner. Le docteur se trouvait devant lui. Il lui parlait de Giulia, de polytraumatisme et d'un état grave.

— *Et ma fille ?*

Le silence du médecin pendant quelques secondes. Le voile dans ses yeux. Guillaume sentit se déverser en lui une terreur froide. Les mots qui suivirent furent balayés par le hurlement qu'il poussa. Dans sa tête, il imagina le corps meurtri de Chiara, ensanglanté au fond de la voiture. Il avait tué sa fille.

Chapitre 2

— Faudra que je vienne tailler la glycine. Elle monte toutes les années un peu plus, et bientôt, nous ne pourrons plus fermer ni ouvrir les volets. Alors, qu'en pensez-vous ?

Nadia s'approcha de l'embrasure sans répondre et plongea son regard au-delà de la fenêtre, vers les hautes herbes du potager qui ondoyaient dans le vent. Des myosotis et des coquelicots tachetaient de couleur ce tapis vert, un lilas mauve resplendissait contre le muret, quelques tulipes et narcisses proposaient leurs corolles à la lumière du jour. Elle se retourna avec un grand sourire vers l'homme qui l'accompagnait.

— C'est le jardin de la maison que l'on voit ?

— Oui, vous pouvez passer par le salon pour y aller. Bon, bien sûr, il n'a pas été entretenu ces dernières années. Si jamais vous voulez vous installer ici, je viendrai nettoyer les mauvaises herbes pour que vous en profitiez.

Nadia tourna sur elle-même et observa la pièce dans laquelle elle se trouvait. Elle était carrée, avec un plancher en bois et une tapisserie qui devait dater des années soixante-dix. De grosses fleurs violettes, rappelant la couleur de la glycine, couvraient les cloisons. C'était la troisième chambre de l'étage, celle qui disposait d'une vue sur le jardin. L'ensemble de la maison avait été aménagé avec des meubles anciens, ce qui donnait l'impression que la demeure était restée figée dans le temps. Pourtant, Nadia sut reconnaître les bonnes ondes qui se dégageaient de ces murs.

— Je crois que c'est exactement ce que je cherche. À partir de quand pourrai-je vous la louer ?

— Quand vous voulez ! Je vous laisse quelques instants pour revoir les pièces. Je vous retrouve en bas, je vais appeler mon épouse pour qu'elle fasse votre connaissance.

L'homme s'engagea dans les escaliers qui permettaient de rejoindre le rez-de-chaussée. Nadia écouta la plainte du bois vieilli à chacun de ses pas. La descente à la fois lente et régulière donna l'impression que le monsieur répétait un

parcours parfaitement maîtrisé dans cet escalier qu'il avait dû grimper un nombre incalculable de fois. Il avait certainement passé sa vie entière ici, dans ce hameau. Nadia ne put s'empêcher de songer avec tristesse à son père. Elle aurait tellement aimé l'avoir à ses côtés pour découvrir cette nouvelle maison. Huit ans déjà qu'il était parti, emporté par un cancer de la prostate et dix-sept mois de vaine lutte.

Nadia soupira et, chassant les pensées négatives qui l'assaillaient, descendit à son tour par l'escalier, dont les marches grincèrent aussi, une à une, sous son poids. Arrivée dans le salon, elle photographia la cheminée, la bibliothèque, puis la cuisine avec le poêle à bois installé contre un mur. Elle songea à son fils Louis, à son visage interrogateur quand elle lui avait annoncé qu'ils déménageaient près de Grenoble et de sa grand-mère Angela. Tout de suite, elle lui avait expliqué comment leur vie s'organiserait. Il irait voir son père un week-end sur deux à Genève, et, bien sûr, il pourrait inviter ici Antoine, son meilleur copain. Nadia tapota un texto sur son portable : « *Elle te plaît ?* » et elle joignit des photos de la chambre aux fleurs violettes. Même si Louis se trouvait loin d'elle en ce moment, elle voulait qu'il sache où ils allaient vivre désormais.

Elle rangea son téléphone dans son sac et se dirigea vers la porte d'entrée. Elle aperçut une dame assez petite, des cheveux gris fins noués en chignon, habillée en robe sombre, qui la regardait en souriant derrière ses lunettes. Cette dernière se présenta comme « la Jeanne Combes, l'épouse du François, enfin du monsieur qui avait fait la visite ». Nadia crut bon devoir préciser qu'elle reprendrait bientôt son nom de jeune fille, « Nadia Gauthier », puisqu'elle divorçait. La femme enchaîna :

— Elle vous intéresse, la maison ?

— Oh, oui ! J'ai eu un vrai coup de cœur, surtout pour le jardin. Si vous êtes d'accord, mon fils et moi pourrions devenir vos voisins.

— Je suis contente que ça vous plaise. C'était chez mes parents. Mon mari m'a dit que vous pensez déménager rapidement ?

— Oui, si c'est possible. Je dois commencer mon nouveau travail dans deux mois et j'aimerais en profiter pour m'installer ici. Je dois aussi inscrire mon fils à l'école primaire. Vous croyez que nous pourrions emménager dans quinze jours, ce n'est pas trop précipité ?

— Ce n'est pas un problème. Mon mari est en train de préparer les papiers pour la location. Venez chez nous, ce sera plus simple !

Les deux femmes empruntèrent un chemin entre les hautes herbes et passèrent un portillon qui les conduisit dans la maison des propriétaires. C'était la dernière du hameau, lui-même éloigné de quelques kilomètres du centre du village. Tout autour, on n'entendait que la nature, le vent qui soufflait dans les feuilles des arbres, le chant des oiseaux et, tout au loin, celui de la rivière.

— D'où venez-vous ? demanda Jeanne en se retournant vers Nadia.

— De Saint-Julien-en-Genevois, en Haute-Savoie. Je me sépare de mon mari, alors j'ai décidé de revenir en Isère pour me rapprocher de ma maman.

— Votre mère doit être bien heureuse de vous avoir bientôt près d'elle et je suis sûre que votre fils se sentira bien ici.

— J'espère. Il est un peu angoissé par l'idée de quitter ses copains.

— C'est normal, mais ne vous inquiétez pas, il s'en fera d'autres, des amis !

Elles entrèrent dans la maison. Le vieil homme était assis face à une grande table, recouverte d'une toile cirée avec des motifs délavés. Il était plongé dans la lecture de documents, éparpillés devant lui.

— Voilà le contrat. Vous pouvez le consulter et le prendre avec vous. Si ça vous va, on le signe comme ça.

Nadia prit place face à lui et parcourut les papiers que le monsieur lui tendait.

— C'est parfait pour moi. Je vous enverrai les copies de mes feuilles de salaire la semaine prochaine.

— C'est bien. J'irai faire le ménage dans la maison, ajouta Jeanne.

Puis, se tournant vers son mari, elle demanda :

— François, tu t'occuperas du jardin ? C'est devenu une vraie jungle, là-bas.

— Bien sûr. J'avais prévu de le faire, de toute façon. Ces grandes herbes, ça attire les serpents.

— Pour votre petit, vous devriez aller voir la maîtresse de l'école, ajouta Jeanne. Elle est très gentille et elle pourra vous donner tous les renseignements